

LA VILLE DE PALMA

MIRACULEUX ET FASCINANT RASSEMBLEMENT DE LANGUES DIVERSES DANS UNE VILLE CERTAINEMENT PLUS ABONDANTE EN PRESSE ÉTRANGÈRE QUE NEW YORK, CARREFOUR PERMANENT DES GRANDES LIGNES AÉRIENNES, PALMA DEMEURE TOUTEFOIS UNE VILLE OÙ IL FAIT BON SE PROMENER NONCHALAMMENT, SANS BUT PRÉCIS, AVEC LA CERTITUDE D'Y TROUVER QUELQUE PART UN COIN POUR S'Y DÉTENDRE, AU CALME.

VALENTÍ PUIG ÉCRIVAIN



© PERE COLL



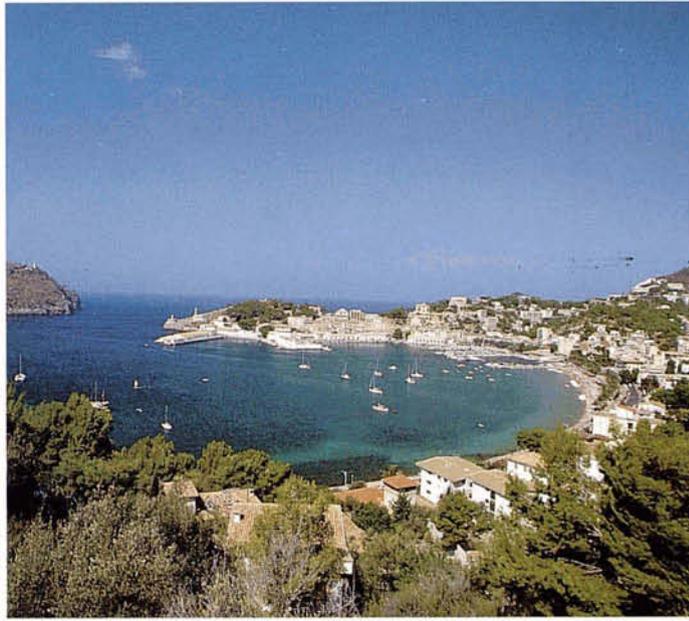
A l'approche du port de Palma, les voyageurs du dix-neuvième siècle découvraient, du pont du vapeur, le profil d'une ville ancestrale. Palma se réveillait doucement. Tandis que la proue du bateau fendait les flots calmes et que criaient les mouettes, le voyageur contemplait la ville accrochée aux flancs des côtes, et le château harmonieux était là, au-dessus des maisons blanches, dans le soleil du matin. Tout était lumière antique. Aujourd'hui encore, les navires ancrés dans le port de Palma de Majorque évoquent d'audacieuses navigations du temps passé, la puissance du commerce

ou la terreur de voir surgir envahisseurs et corsaires. C'est aussi là que mouillèrent toutes sortes de vaisseaux et d'où partirent, vers tous les azimuts, tous les rivages de la Méditerranée.

À mi-distance — à l'île de Majorque — entre la plaine et la montagne, Palma fut tour à tour détruite et reconstruite. Elle s'était progressivement faite autour d'une fortification primitive, au fond de la baie. Peut-être existait-elle déjà cette soumission aux apparences — individuelle et sociale — qui, pour celui qui se promène dans les vieux quartiers de Palma, est devenue, malgré la trépidation mécanique

du progrès, une des clefs de la vie cachée de la ville. C'est la savante perception de la vie méditerranéenne et aussi la solide formulation d'un destin irréfutable : vivre la passion silencieuse tandis que le monde des apparences tient lieu de mur de soutènement, avant que tout ne s'écroule et ne devienne poussière. Aujourd'hui, le vieux quartier occupe encore une zone haute, autrefois totalement protégée par l'enceinte fortifiée, aux côtés du palais de l'Almudaina — siège des rois de la dynastie de Majorque, avec le bon ange de bronze du donjon — et de la cathédrale.

VILLES



© PERE COLL



© PERE COLL



© PERE COLL



Ces vieilles rues sont quelque peu curvilignes et étroites ; l'ombre y est délicieuse et la lumière bienveillante. Le voyageur peut admirer les magnifiques cours des hôtels aristocratiques aux entrées à la fois solennelles et gracieuses, dotés de sveltes arcades témoignant de la richesse et de l'élégance de leurs actuels occupants. Les rues conservent les noms des corps de métiers du Moyen Âge. La cathédrale — commencée vers 1230 et vouée au culte de la vierge Marie en accomplissement d'un vœu — conjugue le panthéisme de l'espace et la sérénité de la vie méditerranéenne. C'est un lieu essentiel de l'existence de Majorque. Tant de magnitude semble insoutenable : il y a des années, lorsque les vagues léchaient les murailles de Palma, la cathédrale se reflétait dans la mer, et un empereur voulut faire accoster ses galères de jour afin de voir le tableau que reflétaient les eaux du port. Le rythme et la vigueur des contreforts soutiennent cette nécessité d'élévation, faite de pierre calcaire, de la couleur de l'ambre sous la caresse du soleil.

Non loin de là, au couvent de Saint-François, Albert Camus passa de longues heures au trapèze irrégulier — havre de silence — du petit cloître gothique, tandis que le monde continuait, pudique, ironique et discret : l'équilibre persistait, quelque peu ébranlé toutefois par toute

l'appréhension de la mort même. Il y puisait toute sa soif de vivre, cette passion silencieuse pour ce qui peut-être devait lui échapper. Toujours est-il que sous les arcades de l'avenue Jaume II fusent les saluts matinaux et qu'au passeig del Born, vers midi, tandis que sur les bancs de pierre les cireurs de chaussures s'appliquent à leur travail, une foule d'hommes et de femmes de toutes les nationalités se bousculent pour acheter les journaux en toutes langues. Miraculeux et fascinant rassemblement de langues diverses dans une ville certainement plus abondante en presse étrangère que New York, carrefour des grandes lignes aériennes, Palma demeure toutefois une ville où il fait bon se promener nonchalamment, sans but précis, avec la certitude d'y trouver quelque part un coin pour s'y détendre, au calme.

Puis, la nuit tombe, et lorsqu'il atteint le bord de mer, le voyageur voit les premières lumières nocturnes de la baie. La cathédrale rappelle des temps de guerre et de théologie à la fois subtile et percutive. Illuminée, c'est un prodige d'expression pleine et d'énergie héroïque. Le passeig Marítim sera, sous la lumière des réverbères et jusqu'à l'aube, une belle incandescence. Circule un flot d'automobiles, et une myriade de reflets scintillent sur la mer, entre les yachts et la musique. La nuit de Palma trouve au passeig Mari-

tim une spontanéité aussi merveilleusement insensée que tous les hasards du désir. Plus loin, dans les maisons du Terreno, vécurent Gertrude Stein et son amie Alice B. Toklas. Elles y étaient arrivées en 1915, échappant au sous-marin du Kaiser qui les poursuivait.

Au long de ces mêmes rues déambulèrent D. H. Lawrence et sa Frieda, l'année 1929. L'écrivain n'avait jamais vu de mer plus bleue que celle baignant l'île de Majorque. Le château de Bellver, illuminé, surplombant la baie, protège la nuit, témoin de toute l'histoire de l'île, faite d'invasions et d'absences, de craintes et de mirages. La cour du château reproduit l'espace avec une précision limpide : le rythme changeant des deux galeries — avec le puits au centre de la cour — produit une illusion de douceur. Quelques heures avant que Palma ne fût conquise par les chrétiens en 1229, le roi Jacques 1^{er} s'infiltra sans être vu dans la ville occupée par les Sarrasins et ordonna que l'on écrivît " ... et elle nous sembla, à moi-même et à ceux m'accompagnant, la plus belle ville que nous n'eussions jamais vue. " De nos jours, au-delà de Porto Pi — port naturel, tête de pont du commerce maritime d'autrefois —, au palais de Marivent, Joan Carles, roi d'Espagne, contemple chaque été les voiles et les vents et la mer d'azur. ●